

Libretto

AL-HAMADHÂNÎ

LE LIVRE DES VAGABONDS

Séances d'un beau parleur impénitent

Traduit de l'arabe d'après les manuscrits originaux
et présenté par
RENÉ R. KHAWAM

Libretto

© Libella, Paris, 2009.

ISBN : 978-2-36914-280-5

INTRODUCTION

Dans notre Introduction à la première édition des *Séances*¹ de l'illustre Harîrî (XI^e siècle), dont certains ont fait non sans raison une sorte de Rabelais arabe, nous précisions que le susnommé, célèbre pour avoir porté au plus haut un genre littéraire riche d'avenir – cette «séance» dont est directement issue la nouvelle, au sens que Boccace et ses successeurs prêteront à ce mot –... que le susnommé, donc, n'avait jamais fait à tout prendre que de poursuivre dans la voie ouverte un siècle plus tôt par «le savoureux Hamadhânî».

La prose arabe n'est pas loin de naître avec le savoureux en question, et déjà elle pétille de mille et une étincelles. Ce que l'on sait de Hamadhânî lui-même peut, du reste, à fort peu près, se déduire de ce feu d'artifice : car ses héros, on le devine, devaient lui ressembler, au moins par l'esprit – sinon par la vertu, qu'ils ont pour le moins aléatoire. Bref, notre homme tout comme eux marcha beaucoup et parla non moins, sans retenue et sans prudence, mais avec tant de malice et d'art que les puissants de ce monde, dont il recherchait la protection – et qui en prenaient pour leur grade à l'occasion –, eurent la plupart du temps le bon goût de ne

1. Al-Qâsim al-Harîrî, *Le Livre des Malins : Séances d'un vagabond de génie*, Paris, Phébus, 1992.

point trop s'en offusquer. Ils lui tressèrent même des couronnes, allant jusqu'à lui conférer le titre-sobriquet de Badî al-Zamâne (le « Scribe extraordinaire »).

De son vrai nom Abou'l-Fadl Ahmad, Ibn-al-Housayn, Ibn-Yahyâ, Ibn-Sa'îd, Ibn-Bichr, il était né en 968 (358 de l'hégire) à Hamadhâne, dans les montagnes de l'Ouest iranien, où il semble avoir reçu les leçons du grammairien Ahmad Ibn-Fâris. En 380/989, on le retrouve à Rayy – non loin de l'actuelle Téhéran – parmi les écrivains protégés par le vizir Ismâ'il Ibn-'Abbâd, lui-même épistolier de talent. Là, il semblerait que le jeune Hamadhânî ait eu quand même la langue un peu trop bien pendue – ou le calame par trop affûté –, car on le prie bientôt d'aller exercer ailleurs ses dons et ses dents. Il reprend donc la route et dirige d'abord ses pas vers le nord (à Djourdjâne, sur la Caspienne, auprès d'un prince de la dynastie des Ziyârides), puis vers l'ouest (jusqu'à Nîchâpoûr – qui sera deux siècles plus tard la patrie d'Omar Khayyâm). La ville était déjà fort brillante, et les soirées littéraires qu'organisaient à l'envi les gros bonnets de l'endroit réunissaient les beaux esprits venus de tout l'empire. À cette époque, le khalife de Baghdâd (c'était alors Al-Tâ'i') régnait aussi peu que possible, confiant la réalité et les fatigues du pouvoir aux mains des sultans Bouyides, eux-mêmes plus iraniens qu'arabes, et les cités de la Perse ne manquaient pas de tirer de la situation les plus agréables avantages. Notre écrivain errant commence par recueillir la faveur du plus fameux mécène de la place, Abou-Bakr al-Khawarizmî, lui-même ami des Bouyides. En peu de mois, il s'est fait un nom dans la cité, et c'est dès 382/992 (il a à peine vingt-quatre ans) qu'il compose ses *Maqâmât* – ces *séances* que l'on va lire ici : une forme qu'il invente, ou quasi.

À l'origine, la *maqâma* (pluriel : *maqâmât*) n'est rien d'autre qu'une assemblée publique où l'on se tient debout, et où l'on en profite pour régler entre hommes libres telles affaires liti-

gieuses, pour donner la parole à un orateur, ouvrir un débat où les langues les mieux déliées sont conviées à faire assaut d'arguments. Du jour où l'on y invite poètes et conteurs d'histoires, la réunion devient véritablement *séance* : on installe tapis et coussins, non plus sur la place publique, mais dans quelque retraite ombreuse où de joli(e)s esclaves vous servent tous les rafraîchissements possibles et imaginables, licites ou illicites. Hamadhânî dut y vider plus d'une coupe, avant d'avoir l'idée de joindre l'utile à l'agréable : de faire du festin de paroles un livre à même de résumer le meilleur de l'existence – plaisir et culture confondus en un alliage de sa façon.

L'ouvrage connaîtra très vite un succès qui ne s'est jamais démenti : il est encore en notre siècle étudié dans les collèges et les universités – en version largement censurée, empressons-nous de le dire. On en a proposé des éditions un peu partout, en général fort expurgées (sauf celle d'Istanbul, 1880) ; mais aucune version complète en français à ce jour (Régis Blachère, dans son travail sur Hamadhânî, s'est borné à donner quinze séances sur les cinquante-deux que compte le livre¹) – même s'il arrive qu'il soit inscrit au programme de l'agrégation d'arabe.

Peu de textes auront connu une fortune aussi ininterrompue. Sans doute parce qu'on sent ici à l'œuvre une langue qui a gardé la saveur des commencements : ce goût un peu fruste d'une prose narrative qui se cherche encore, malgré l'étonnant raffinement des consonances (raison pour quoi nous avons tenu à lui laisser en français ce grain presque râpeux, qui est aussi, si l'on veut, celui de nos fabliaux). Mais tout cela devait sonner bien neuf aux oreilles des contemporains, et d'abord à celles du sultan Mahmoûd de Ghazna, le conquérant du

1. *Mâqâmât (Séances) choisies d'al-Hamadhânî*, trad. par Régis Blachère et Pierre Masnou, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1953.

Nord de l'Inde, grand admirateur des lettres quand il n'était pas occupé à pourfendre ses ennemis. On raconte qu'il fera son régal du recueil, et portera toute l'estime dont il était capable à son auteur : ce qui veut dire qu'il lui remplira les poches (et la bouche !) de pièces d'or.

Ainsi lesté, notre homme poursuivra agréablement ses vagabondages avant de se fixer dans la bonne ville de Hérat où il prit femme... et où le rejoignit trop tôt Celle qui sépare les amants et disperse les assemblées. Il n'avait pas quarante ans.

Par bonheur nous reste son livre, invite à nous égarer par les mauvais chemins, comme il fit lui-même : seule façon peut-être de se trouver. Car rien n'est moins séant, à tous les sens de la parole, que ces séances où tous les personnages convoqués par l'auteur ont l'air piqués par le double aiguillon de l'inconvenance et de la bougeotte.

Pas de parole plus baladeuse que celle de Hamadhânî ; et pas de cadre mieux approprié à toutes les dérives que celui qu'il s'est choisi. La recette, toute simple, était neuve. De joyeux compagnons ne se retrouvent que pour se raconter des histoires. L'art de Hamadhânî consiste à l'accommoder d'emblée avec tout un luxe d'épices : histoires dans l'histoire, personnages qui passent d'un récit à l'autre sous divers travestissements, jeux de miroirs et jeux de mots, pièges et chicanes narratives en tout genre – pour le plus grand bonheur du lecteur qui ne demande qu'à se perdre en si plaisante compagnie.

L'on suit ainsi, d'une nouvelle à l'autre, la trace de l'insaisissable Abou'l-Fath d'Alexandrie, clochard ou guère mieux, mais bonimenteur de génie, à qui le verbe tient lieu de béquille et de sabre, de nourriture et de boisson, de selle et d'oreiller, de monture et de vêtue. Un lascar en tout cas qui a vu du pays, qui n'a jamais eu les yeux dans la poche, et qui s'entend comme aucun autre à stupéfier son auditoire. Lui-même met les choses au point : « Je sais que vous vous dites : "En voilà un

qui veut le faire à l'estomac." Non, je ne suis pas celui que vous pensez, mais celui qui, ayant eu à affronter énigme sur énigme, les a traitées à chaque fois avec tout le zèle qui est le sien; qui, côtoyant les crimes les plus crapuleux, en a vu l'ampleur et les a endurés. Je suis le frère des trésors cachés: je les ai acquis à grand-peine et perdus sans effort et, après les avoir payés au prix considérable de la sueur de mon front, les ai sacrifiés pour trois fois rien sur l'autel de ma générosité. Pour m'en rendre possesseur, j'ai dû me mêler à l'escorte des princes, fendre la populace, user les ponts des navires, bref quelles avanies n'ai-je essuyées! Et ces prodiges que j'ai découverts, j'ai fait le vœu de ne pas les garder égoïstement, sans en faire profiter les musulmans. Ce carcan désormais m'enserme et je veux vous offrir un collier précieux qui vous assurera la santé: il m'est une nécessité de mettre en vente sur ce marché même et sur les autres que vous avez mon remède miracle.»

Égrenons donc les perles de ce collier (il y en a cinquante-deux en tout). Ce sont, nous l'avons dit, autant de nouvelles que l'on pourrait qualifier d'«exemplaires» si Cervantes n'avait déjà pris une option sur la formule. Exemplaires non tant parce qu'elles auraient valeur d'exemples bons à suivre – Hamadhâni, par chance, n'est pas un donneur de leçons –, mais dans l'exacte mesure où elles sont exemplairement révélatrices de la labilité des choses humaines. L'on chemine d'une étape à l'autre, et la lanterne magique de Hamadhâni se promène avec vous: on arrive dans un village où il s'agit de faire ressusciter un mort, on croise la route d'un lion et celle de plusieurs bandits, on vous vend des poudres miraculeuses qui sont de perlimpinpin, on fait la connaissance de quelques escrocs et d'un nombre non négligeable d'imbéciles, mais par-dessus tout l'on échange de jolies paroles. «Jolies» est une façon de dire, car si elles se doivent d'être agréablement tournées, elles peuvent aussi bien être assassines, ou vous revenir méchamment à la figure.

À ce jeu, Abou'l-Fath est souvent gagnant. Et ses tours sont si malins que nous ne pouvons qu'être de son côté (tant pis pour la morale et ses grincheux défenseurs). Le livre refermé, nous avons vraiment l'impression de nous être séparés d'un ami, «notre cheikh, le natif d'Alexandrie» – nul n'est prophète en son pays. C'est d'ailleurs la seule chose ou presque que nous saurons de lui, sinon peut-être qu'il a une femme qui le tient par les sens, et qui lui a fait une tripotée de marmots, des bouches à nourrir : ah ! sexe et disette, qui dira vos liens subtils, que seule peut institutionnaliser la parole, comme chez les Grecs – c'est même l'unique parenté vivante de ces civilisations du commerce, à entendre moins comme négoce que comme manière de se frotter à autrui ; dès Platon, on ne pense l'Amour que comme l'enfant de Pauvreté et d'Expédient. Laissons aux mythologues le soin de donner à Éros de vrais parents, quelque trop spermatique écume de mer... Ce sont des contes pour enfants. Le véritable enfançon terrible, un bâtard, n'a qu'une descendance : ses phrases, rangées comme autant de flèches dans un carquois, et qui peuvent parfois prendre la forme d'une œillade, dans les grands moments de la rencontre, de la fulgurance d'un rapprochement fondé sur la transparence de la tunique échancrée, celle-là même où l'on range par la fente, comme dans une tirelire, le nerf de la pacification – le don qui vous grandit, qui n'attache pas, mais vous excuse oh, tout provisoirement, d'être favorisé de Dame Fortune.

On sait déjà que la séparation – Tristan est le plus arabe de nos héros – est le moteur de toute la dialectique amoureuse : on la pense quand elle n'est pas encore là, on s'en prémunit, on la rumine ensuite, bref, le temps est court où l'on peut jouir de la présence, comparé à tous les profits que vous donne l'absence, dont on dirait volontiers qu'elle marque la frontière qui nous sépare de l'animalité. Dans la présence on est fauve, c'est l'absence qui vous fait humain, car avec

elle l'on pense. Essentielle consolation. N'ayons pas peur des jeux de mots de bas étage (Hamadhâni nous avertit, comme Jésus, que le haut et le bas ne logent pas toujours où ils en ont l'air) : l'absence nous aide à *penser nos plaies*.

Et puis, et puis, les vrais héros sont toujours pauvres. Même Rodrigue n'a pas encore fait d'héritage ; a fortiori Quichotte, Jacques, Rastignac... Sans quoi ce ne seraient pas des figures du chemin. L'alliance romanesque des deux ingrédients les plus sûrs demeure le trimard et la méditation, la déambulation mère de toutes les rencontres et le temps humain du retour sur soi, qui vous laisse parfois d'étonnement. C'est que la vie ne connaît pas de meilleure métaphore, cette marche insensée dont on ne voit pas le bout, cette route qu'il faut tromper comme on trompe un ennui, elle qui vous attend au tournant, bref, nous avons nommé le siècle.

De cet affrontement quasi bestial, où tout est inscrit – islam oblige –, cyclique, qui sortira vainqueur ? Celui qui a la Foi, l'argent, la beauté ? Non, la parole. La déesse Pauvreté est certes hostile : elle peut vous ôter le pain de la bouche, mais pas l'immatérielle substance qui fait marcher vos cellules grises. Ulysse aussi avait affaire à forte partie, qui s'était mis à dos, excusez du peu, Héra et Poséidon. Croyez-vous que la foi, celle qui soulève les blocs les plus massifs et fait venir les montagnes au Prophète, sauverait aussi bien du péril qu'une flatterie adroitement tournée ou une requête habile ? Croyez-vous que la foi nous tire d'affaire, installant sur des nappes damasées des viandes ruisselantes de jus, des coupes débordant de boisson fermentée, et des galettes dorées de part et d'autre entre deux rangées de pierres plates soigneusement disposées ? Le rêve le plus familier de Charlot migrant ou sans domicile n'a plus même la force de se peupler de charmantes houris, de pulpeuses joueuses de flûte se déhanchant pour le régal de nos yeux, une semelle de chaussure plus ou moins cuite ferait son affaire – à croire que la luxure est un luxe du ventre plein.

Laissons un instant la foi pour nous installer, petitement, sur son bord le plus résigné, trop humain. Chaplin affamé demeure doux – sauf bien sûr contre les gendarmes, êtres privés d'écoute, gourdins montés sur mécaniques : l'ordre exaspérera toujours le plus bénin des crapauds pacifiques. Notre Panurge arabe, lui, a fait le tour de tout, y compris de la science religieuse, il sait même fulminer en chaire, ce Tartuffe. Mais il est revenu de tout, et c'est à dessein que le mot *revenir*, avec son éloquent préfixe, nous met sur la piste d'un roman – risquons le mot – qu'il faudrait lire en se dotant d'une panoplie nouvelle, dont le fleuron serait à trouver : le contraire du mot *apprentissage*. Qui se forme va vers tout. Notre vagabond, désespérément, en rapplique. Il est le migrant éternel qui, par un coup de fouet en retour, nous renvoie à cet impensé du temps où nous avons formé le projet d'un pèlerinage sacré, à La Mekke ou au tréfonds de nous. À quoi bon ? nous entendons-nous dire. C'est nous l'élève. Tu fais ce que tu veux, nous dit le maître, mais cherche un peu. Ce sont les Égyptiens, nous rappelle Montaigne, qui faisaient venir au milieu du festin je ne sais quel cadavre embaumé ou non pour nous remettre en contact avec l'idée de la mort. Le natif d'Alexandrie est dans la droite ligne du procédé : jouant sur l'entre-deux de la vie et de la mort, la vie de l'esprit et la faiblesse inéluctable de son vieux corps attaqué par la patine du siècle, il se donne à voir, sous un masque qui ne voile rien, car ce ne sont pas ses traits ravagés qui le font ce qu'il est – c'est ce que nous voyons de nous... si nous pouvons lever le voile qui nous cache à nous-même.

Par un coup de génie et une grande trouvaille narrative, dont saura se souvenir Rabelais, le conteur ne nous fait que croiser son héros, mais de façon itérative, cinquante-deux fois ou presque (dans quelques séances, le vagabond ne figure pas), on dirait une fois par semaine si la vie faisait une année ; en cinquante lieux échelonnés de la Bactriane à l'Iraq, les

grandes échelles du caravanier. Et l'astuce est qu'il n'identifie pas du premier coup le bonhomme. Si ce dernier finit par révéler son visage, c'est afin de signer et estampiller chaque épisode, et son sceau est toujours le même : la ruse (voir ce que nous disions à ce propos dans notre Introduction au *Livre des Ruses*¹), cette monnaie courante, plus étalonnée que tout l'or du monde, et qui vous fait riche pour de bon, qu'éclate la vérité. Curieux détour.

Où la culture enfonce la nature. Ces deux-là sont quatre : l'apparence dédouble même cette opposition si ancrée dans nos croyances. Le narrateur et son groupe en incarnent une, de culture. Ils tiennent le discours des maîtres. Riches à millions, de retour de leurs marchés internationaux, ils se délassent de leur négoce par un *otium* fait de belles lettres, de vers bien sentis, de verres bien remplis. Ils ont tout de la « constellation des Pléiades » – notez qu'on ne les voit briller que parce que la nuit a tout envahi, mais bref. Et puis un soleil de culture dissipe ces faux semblants : le discours non de l'esclave, comme on aurait pu s'y attendre, nourris que nous sommes de l'espérance de voir perpétuellement triompher Diogène, mais de l'analyste, du double sens, qu'il incarne jusque dans sa personne. C'est qu'il ne paie pas de mine, le bonhomme ; il n'a ni ceinture dorée ni pantalons bouffants. Mais il a pour lui la polysémie, cette spirale diabolique du sens. (Oui, diabolique, le mot n'est pas trop fort – voir à ce propos la « séance » du Diable.) À quoi s'accrocher, à ce qui se dit, au texte caché ? Poser la question, c'est enfermer notre joyeux héros dans un débat d'idées quasi structuraliste qui n'est assurément pas sa tasse de thé. Il n'en reste pas moins que par chaque fibre de sa remuante personne, il est l'ambiguïté faite homme : car il est parole (*parabole* est le même mot) en acte.

1. *Le Livre des Ruses : la Stratégie politique des Arabes*, Anonyme du XIV^e siècle, Libretto n° 91, 2010.

L'ambiguïté de toute grande œuvre est dans ses *paroles gelées*. Tantôt prises pour des prophéties, tantôt pour des bilans d'une civilisation à bout de course, il n'y a que les demi-habiles pour ne pas les prendre pour ce qu'elles sont, des paraboles de notre pauvre condition. Relisons la séance du mort vivant. Le naïf s'étonnera de voir des villages entiers faire confiance à cet étranger : il va leur ressusciter un être cher qu'on n'a pas encore emmené en terre. Il pleut des récompenses : attention, pas après la résurrection, mais avant. Sur parole. Le naïf oublie que si l'on avait attendu que le mort fût ressuscité pour que les dons s'accumulent, nous ne serions plus dans la culture, mais dans le commerce – et encore, quel commerce est assez « naturel » pour ignorer le billet à ordre ? Bien sûr que le mort ne ressuscitera pas ! Mais donner tout cet or est-il trop cher payer l'attachement que vous aviez pour l'être cher ? Que faites-vous de ce que vous devez à vos vieux, à vos malades ? La résignation devant un battement de cœur arrêté, est-ce là la limite de votre éthique ? Toute la science du monde me dit bien que ces pains ne peuvent se multiplier, mais c'est la même science, ou peut-être sa branche la plus perverse, qui sera capable de me prouver, si je la sollicite un peu, qu'il faut que je lapide cette femme adultère... Il y a toujours une cohérence du personnage (mettons même du masque si l'on veut) : elle n'est pas en lui, elle est en vous. Cela vaut pour l'énonciation poétique.

Qu'il n'y ait pas de miraculé d'ailleurs est vite dit : le miracle se déplace, voilà tout. Il n'est pas évident de se tirer des flûtes indemne après une telle tromperie. Ce dandysme de caniveau a quelque chose de grandiose.

Sans doute est-ce là raisonner un peu loin ? Mais c'est que l'auteur et son drôle de porte-parole y invitent entre les lignes. Oh, bien sûr, sans annoncer clairement la couleur : trop malins l'un et l'autre pour cela. À nous de chercher le but secret à quoi mènent tous ces vagabondages. Le texte

prend soin, naturellement, de ne le point préciser. Ce qui ne l'empêche pas de laisser entendre aux bonnes oreilles que la vraie vie – entendez la vie désillusionnée – est semblable à la carrière de ces vagabonds : pleine de rencontres (mot magique !), de trébuchements, de divines surprises (rares, celles-ci), de malentendus consternants (moins rares). Et qu'il convient d'en suivre légèrement le mouvement, pauvres itinérants que nous sommes : conviés à cueillir ce qui s'offre, et à nous délester de tout bagage inutilement encombrant.

Dernier message (qui n'en est pas un pour un Arabe, familier de la chose depuis que la langue existe et nous démange, mais que le reste du monde gagnerait à méditer) : la vie est chienne, et le monde chien pareillement, mais qu'on laisse parler les gens et tout peut s'arranger. Ou si l'on préfère : vivre c'est négocier – on ne prend pas autrement les virages de l'existence. On aimerait faire lire ce *Livre des vagabonds* à tous ceux qui croient pouvoir régler leurs affaires en refusant d'entendre les arguments du voisin. Le débat, à ce que l'on croit savoir, est plus actuel que jamais.

Suresnes, le 3 décembre 1996

RENÉ R. KHAWAM

SÉANCE PREMIÈRE

DES POÈMES

OÙ LE LECTEUR APPREND CE QUI EST SOUHAITABLE
COMME DÉPAYSEMENT DANS LA POÉSIE TRADITIONNELLE

Voici le récit que nous fit 'Isä, fils de Hichâm :

Quand j'ai dû quitter mon pays natal, j'ai été ballotté à droite et à gauche, et parfois avec violence : c'est à l'un de ces rebonds que je dus de fouler la terre de Djourdjâne¹, au fin fond de son territoire. Contre l'inconstance hostile des jours, je m'attelai à l'agriculture, y réussis, mis dans le commerce les bénéfices que j'en tirai, et me voilà bientôt à la tête d'une boutique d'où mon négoce rayonnait et qui employait plusieurs associés que je m'étais choisis à toutes fins utiles. J'avais partagé mon temps entre mon domicile et mon lieu de travail, de sorte qu'on me trouvait tôt le matin et tard le soir à la maison, mais le reste du temps parmi mes marchandises.

Un jour que nous devisions là, mes compagnons et moi, de tout et de rien, la conversation vint à tomber sur les poèmes et ceux qui les goûtent. Non loin du seuil, nous faisant face, un jeune homme avait pris place, tendant l'oreille à nos propos, visiblement, car il s'était rapproché autant qu'il pouvait. S'il avait l'air de comprendre, il n'avait pas l'air de s'y entendre, à en juger par son mutisme. Il ne changea en rien son attitude de tout le temps que se déroula notre échange ; mais, quand la discussion en arriva aux franges de sa robe, il prit la parole :

– Vous avez atteint là le haut dattier lourd de fruits, vous

1. Province aux alentours de la mer Caspienne.

avez trouvé le pieu qu'on a planté en terre pour l'offrir aux bêtes galeuses qui viendront s'y frotter... S'il ne tenait qu'à moi, que de choses je pourrais dire sur le sujet! Je serais intarissable. J'irais puiser l'eau à la source et, sur un mot de vous, j'y retournerais vous approvisionner. Je polirais le miroir de la vérité, recourant aux moyens de l'art oratoire, et vous verriez accourir pour m'entendre les sourds et les chevaux balzans. Posez-moi vos questions, poursuivit-il en s'approchant, je répondrai. Prêtez-moi attention, je vous étonnerai.

Nous le primes au mot :

– Quel est ton avis sur Imrou'l-Qays¹ ?

Et lui de répliquer :

– Il fut le premier à visiter les ruines des campements disparus et à se lamenter en vers sur leur sort ; le premier à chanter le voyage qu'on fait de grand matin, quand les oiseaux sont encore au nid ; le premier à louer les chevaux brillants ; le premier à composer mû par la seule émulation des autres poètes et non poussé par l'esprit de lucre. Aussi l'a-t-il emporté sur ceux dont la langue bourgeonnait de paroles mielleuses et captatrices d'émoluments comme sur ceux dont les doigts griffus enchaînaient des mots fiévreux d'avarice.

– Et al-Nâbigha², qu'en penses-tu ?

– Quand il s'emporte, il sait dresser la liste assassine de vos manquements à la morale ; qu'il voie poindre à l'horizon une promesse de récompense, le voilà qui devient obséquieux ; et s'il craint la sanction, écoutez-le se confondre en plates excuses. Cela dit, il n'est pas une seule des flèches dont fourmillent ses satires qui n'atteigne son but.

– Et Zouhayr³, dis-nous ?

– Quand il a forgé son vers dans du métal pur en fusion,

1. Poète arabe, qui vécut avant l'islam, mort aux environs de 540 ap. J.C. Voir *La Poésie arabe*, Libretto n° 44, 2000, p. 45.

2. Poète du VI^e siècle. *Op. cit.*, p. 61.

3. Poète du VI^e siècle. *Op. cit.*, p. 59.

son vers à son tour le transforme lui-même en un métal en fusion. Qu'il appelle à lui les expressions, c'est le sabbat du verbe qui dit : «Présent ! »

– Parle-nous de Tarafa¹.

– Entre ses mains l'eau et le limon d'où l'on tire par pétrissage la ferme brique – entendez : ses vers. Il conserve au-dedans de lui un trésor de rimes dont il se sert pour édifier la ville qu'il porte en son for intérieur. Il est mort en emportant avec lui le lieu secret de la cachette où il puisait son fonds poétique et jusqu'à ce jour il a été impossible de briser le sceau que son génie avait apposé aux celliers de son inspiration, les fermant à jamais.

– Compare un peu Djarîr² et al-Farazdaq³ ! Lequel des deux l'emporte ?

– Djarîr, répondit le jeune homme, a le vers le plus subtil et le vocabulaire le plus riche de sens divers. La poésie d'al-Farazdaq, plus massive, a pour dessein plus marqué de bâtir un piédestal. La satire de Djarîr pique et fait mal ; il s'avance plus noble dans l'arène poétique. Al-Farazdaq, le plus percutant, est aussi, par sa tribu, le mieux né des deux. Djarîr a des poèmes d'amour plus touchants, mais quand il médite, on sent l'homme au fonds mauvais. Qu'il se prenne à louer, et l'objet de ses louanges monte jusqu'aux nues. Al-Farazdaq sait nous emporter quand il chante la gloire aussi bien que nous faire partager le mépris qui est le sien, quand il couvre de boue. Il peut dresser le catalogue des attributs d'un être ou d'une chose, il n'omettra rien d'important.

– Parmi les poètes, que dis-tu des Anciens et des Modernes ?

– Les Anciens ont usé d'une langue plus noble, qui servait un nombre d'idées plus grand : ce fut un hasard et une

1. Poète du VI^e siècle. *Op. cit.*, p. 52.

2. Poète du VII^e/VIII^e siècle. *Op. cit.*, p. 117.

3. Poète du VII^e/VIII^e siècle. *Op. cit.*, p. 119.

chance. Les Modernes, ouvriers plus délicats, tissent plus fin l'étoffe de leurs vers.

– Et si tu nous récitais des vers de ton cru, sans oublier de nous parler de ta vie ?

– Eh bien, dans un même ensemble, voici ceci et cela.

Il déclama :

*Ô ne voyez-vous pas
de quel habit usé est revêtu mon corps,
ce cavalier monté
sur les montures de la mélancolie
chevauchant à travers l'infortune ?*

*Que j'enferme sous mon aisselle, bien serrée,
ma haine au plus profond de moi cachée
contre les nuits qui l'une après l'autre
m'ont torturé de tourments
aussi ardents que le feu ?*

*Au bout de mes vœux, sachez lequel m'habite :
voir se lever l'étoile de Sirius,
qui marque la canicule du jour :
au moins ma nudité serait-elle réchauffée. Hélas,
quel vœu ne nous tient pas frustrés cent ans durant ?*

*L'homme libre pourtant qui se tient devant vous
était promis au plus fier destin ;
il n'y avait qu'à voir la pudeur de ces traits,
et l'on savait
que l'on avait affaire à une âme bien née.*

*Que de tentes j'avais dressées, pour la joie de mes hôtes !
Ces pavillons de couleur verte, dont la forme était ronde,
je les avais montés dans le palais de Darius,*

*mieux encore, dans la salle de Chosroès,
immense et trouée d'un grand arc.*

*Le siècle vacilla,
se retrouvant sens dessus dessous,
et la saveur délicieuse*

*des jours
tourna pour moi au fiel.*

*La vie ne me laissa,
de mes biens réunis,
qu'une trace en mémoire,
l'enviable position que j'occupais suivit,
et voilà où j'en suis...*

*Sans cette femme âgée,
celle qui partage mes jours,
et vit à Samarra,
sans ces pauvres poussins
au-delà des monts de Bousra,*

*Eux aussi les victimes
de la rigueur des temps,
j'aurais mis un terme à cette existence,
et croyez-moi, de plein gré,
gentils seigneurs.*

Je lui donnai ce que contenait ma bourse, continua 'Isä, fils de Hichâm. Il s'éloigna, et suivit son chemin. Il me rappelait quelqu'un, et cette image tantôt s'imposait à mon esprit, tantôt non, car je doutais. Non, me disais-je un temps, la chose est impossible, mais à l'instant suivant j'aurais mis ma main au feu. Jusqu'à ce qu'un détail me lançât sur la piste :

ces deux dents de devant avaient une forme qu'on n'oublie pas. « Par Dieu ! m'écriai-je, c'est l'homme d'Alexandrie. Quand il nous a quittés, c'était encore le faon d'une gazelle et voici qu'il nous revient grandi, sous les traits d'un adolescent misérable. »

Je me levai brusquement et courus sur ses talons ; saisissant à pleines mains sa ceinture, je l'interpellai :

– Ton nom est Abou'l-Fath, n'est-ce pas ? Tu as passé ton enfance parmi nous, fréquentant pendant des années notre société, je me trompe ? Dis, quelle femme âgée as-tu prise pour épouse à Samarra ?

Mais lui, riant, me récita ces strophes :

*Prends garde, ami, les jours où nous vivons
ne sont que mensonge et tromperie,
et tu pourrais bien te laisser bernier.*

*Ne mets point tes pas dans un ferme projet :
observe bien plutôt la révolution des nuits
et conforme ta marche à ce cycle attendu.*

SÉANCE DEUXIÈME
DES DATTES DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

OÙ L'ON VOIT QUE RIEN N'EST CHER
AU REGARD DE LA POÉSIE

Je me trouvais à Baghdâd au temps de la récolte des dattes de premier choix et, désireux de m'en procurer de toute première qualité, je sortis. Je n'avais pas accompli un parcours bien long que je tombais sur un homme qui avait un étal de toutes espèces de fruits soigneusement disposés. Entre autres, il proposait des dattes fraîchement cueillies, présentant tous les stades de la maturité, et rangées dans un ordre parfait. Je fis mon choix, acquis le meilleur de chaque sorte, afin d'avoir les plus exquis saveurs. Un grand mouchoir bien replié autour des prometteuses munitions, mon regard embrassa dans son champ un homme dont la tête enveloppée d'un voile voulait manifestement cacher la rougeur de honte qui avait envahi son visage, cependant que son corps s'exposait à la vue de tout un chacun. Le quidam tendait la main, tout en maintenant dans ses bras sa marmaille, ses nourrissons serrés sous l'aisselle ; et sa voix, qu'il enflait pour tromper sur la faiblesse qui logeait en sa poitrine comme sur le délabrement qui lui avait rompu l'échine, récitait :

*Je suis perdu, braves gens, si je n'obtiens
deux poignées de gruau, si peu revenu soit-il,
ou bien une pincée de farine mêlée à de la graisse ;*

*Ou encore une écuelle pleine de soupe à ras bord,
de manière à faire pièce
à cette faim meurtrière qui nous tenaille*

*Et à quitter une bonne fois le chemin
où se pressent les vagabonds. Ô Toi qui accordes
la richesse après l'indigence,*

*Facilite l'ouverture de la paume
du jeune homme élégant, issu d'une belle lignée
et qui se soucie de sa gloire.*

*Puisse-t-il guider les pas de l'assistance
divine, qui délivrera
ma vie de l'étau d'inquiétude !*

Je pris dans mon paquet une poignée de dattes, dit 'Isä, fils de Hichâm, que je lui remis ; il me répondit par ces vers :

*Ô toi qui viens de manifester
les signes superbes de ta générosité,
ouvre-toi devant Dieu du secret de ta belle âme,*

*Et demande-Lui de t'accorder le voile admirable
qui couvre les défauts, si les moyens ne me sont pas donnés
de me montrer reconnaissant.*

*C'est Dieu le Seigneur mien
qui récompensera
ton mérite.*

À ces remerciements, ajouta 'Isä, fils de Hichâm, je déclarai :

– Je ne t’ai donné qu’une partie de ce que contenait le paquet; il y reste de quoi se régaler. Révèle-moi ce que tu es au fond de toi-même, et je te ferai cadeau du reste.

L’autre retira le voile qui lui dissimulait le visage, et voici que m’apparut, par Dieu! la face de notre cheikh. Oui, il n’était autre qu’Abou’l-Fath d’Alexandrie.

– Malheur à toi! m’écriai-je. Que signifie cette manigance, ô rusé entre les rusés?

Et, en guise de réponse, j’eus droit à ces vers :

*Passes ta vie à t’interroger sur toi-même
comme sur ton prochain – et fais ton marché.*

*Je vois trop les jours se suivre et ne pas se ressembler
pour appréhender leur nature exacte et la décrire ;*

*Tantôt je suis leur victime et ils s’acharnent,
tantôt je me trouve être leur bourreau avéré.*

SÉANCE TROISIÈME

BALKH

OÙ S'EXPRIME L'AMOUR D'UNE LANGUE ARABE PURE

Les hasards du commerce des étoffes, dit 'Isä, fils de Hichâm, firent que je séjournai à Balkh¹. Alors dans la fleur de ma jeunesse, j'avais l'esprit libre de tout souci, et ma mise disait assez éloquemment quelle était mon aisance. Ma seule préoccupation était de trouver quelque projet que j'eusse pu mener à ma main comme une pouliche et de croiser sur ma route des mots vagabonds que j'eusse traqués comme un gibier. Mais j'eus beau m'attarder dans la ville, aucune parole ne me demanda permission de pénétrer le tuyau de mon oreille qui fût plus authentiquement arabe que celles que je prononçais moi-même. Vint l'heure où la séparation tendit son arc, ou fut sur le point de le faire, nous visant de sa flèche, quand, spectacle à repaître la vue, entra chez moi un magnifique jeune homme. Sa barbe se terminait par deux pointes qui venaient piquer les veines de son cou, et son regard reflétait les eaux bienfaisantes du Tigre et de l'Euphrate où il s'était penché pour s'abreuver.

Il m'aborda plein de déférence et d'amitié, à quoi je répondis par des éloges.

– Tu projettes un voyage imminent? demanda-t-il.

– Oui, par Dieu! fis-je.

1. Ville d'Afghanistan, au sud de l'Amou-Daria. C'est l'ancienne Bactres.

– Puisses-tu trouver sans mal d'excellents lieux d'étape et que ton guide ne s'égaré point ! Quand pars-tu ?

– Demain à la première heure.

Il me récita alors ces vers :

*Que ce soit un matin présent de Dieu lui-même
et non celui qui doit ouvrir ton dernier jour,
ami. Et que l'oiseau que tu rencontreras
t'annonce que proche est la réunion,
et non la séparation,
avec les cœurs qui te sont chers.*

Puis, reprenant ses questions :

– Quel est, s'informa-t-il, le but que tu assignes à ton voyage ?

– Ma patrie.

– Que ta route soit sans histoires et que là-bas tes affaires prospèrent ! Quand nous reviendras-tu ?

– L'an prochain.

– Que tes jours se plient comme il faut sur tes jours et que se redéploie le fil de tes années ! Quelle place occupes-tu dans le domaine de la générosité ?

– Celle où tu veux me voir.

– Si Dieu te ramène en sa sauvegarde par cette route, alors rapporte-moi un ennemi déguisé sous les traits d'un ami, qui soit de la race jaune, qui appelle à l'infidélité, danse sur l'ongle, décrive un orbe comme l'œil, allège le poids de la dette, offre, comme les hypocrites, deux visages distincts.

Je compris, dit 'Isā, fils de Hichâm, qu'il demandait une pièce d'or en cadeau : elle procure à son possesseur l'amitié, mais peut le faire tomber dans les périls ; elle est jaune ; elle savonne la pente des péchés et de l'infidélité à Dieu ; elle danse sur l'ongle des changeurs, qui la font tinter là en la heurtant à une autre pièce ; elle honore une dette, et

le débiteur se trouve allégé d'autant; elle a avers et revers à la gravure distincte, en quoi elle a tout de l'hypocrite. Je répondis :

– Prends au comptant, et sur place, ce que tu demandes. À mon retour, je te le promets, tu auras sa jumelle.

Son remerciement s'exprima sous la forme de strophes :

*Remarquable, ton propos,
mieux encore que mon énigme!
Décidément, jamais tu n'as démerité
des hauts faits qui te grandissent.*

*Que ta santé jamais ne s'altère,
que ta générosité jamais ne faiblisse,
que les frondaisons de ta cime surpassent
les autres, que ta race demeure pure.*

*Je ne saurais, dans l'état où je suis,
me montrer moi-même prodigue :
cette condition de mendiant,
c'est à peine si je la supporte.*

*J'étais loin de me figurer ta libéralité ;
elle a atteint des cimes,
et ton geste a dépassé de loin
mes rêves les plus fous.*

*Le rôle qui t'est dévolu ? Étayer un siècle vacillant,
consolider une gloire décatie. Puisse ce siècle
ne pas avoir à pleurer ta perte, telle la mère
inconsolable depuis que son petit lui a été ravi!*

Je lui remis la pièce d'or, continua 'Isä, fils de Hichâm, et lui demandai :

– À quelle terre revient le mérite d’avoir enfanté un homme de valeur tel que toi?

– La tribu de Qurayche¹ m’a produit, me berçant de l’honneur, au sein des vastes vallées qu’elle habite.

– N’es-tu pas Abou’l-Fath? N’es-tu pas l’homme que j’ai vu en Irâq aller de marché en marché muni de pancartes où l’on pouvait lire son histoire et destinées à attendrir le passant?

Ces vers furent sa réponse :

*Dieu compte au nombre de ses serviteurs
des hommes dont le lot est changeant
et fait de contrastes.*

*À la fin d’une journée ils peuvent s’endormir
arabes entre les Arabes, fleur de leur race,
et au matin se réveiller nabatéens².*

1. C’est la tribu dont est issu le Prophète.

2. Peuple non arabe, ayant habité le nord-ouest de la péninsule Arabique. La capitale de leur État était la ville de Petra.

SÉANCE QUATRIÈME

LE SIDJISTANE

OÙ L'ON DÉCOUVRE QUE L'ÉLOQUENCE PEUT SE FAIRE
L'AUXILIAIRE D'UN REMÈDE MIRACLE

Appelé au Sidjistâne¹ par quelque importante affaire, raconta 'Isâ, fils de Hichâm, je m'y portai, décidé, laissant mes pensées la prendre pour monture, au pas de laquelle, tel le caravanier accompagnant de sa mélopée le lent cheminement de ses chameaux, je me laissai bercer. Je demandai à Dieu deux grâces : me donner un ferme propos – et je le posai en interlocuteur agréé ; me munir d'une inébranlable résolution – et je l'installai comme gouverneur de mes actions, tant et si bien que je pus me diriger sans encombre vers les contrées que je m'étais assignées pour but de mon voyage et que j'en foulai déjà les premiers chemins. Ce soir-là, le soleil était près de se coucher, et je me trouvai dans l'obligation de faire étape. Mais l'aurore eut bientôt tiré sa flèche, laissant le champ libre à la légion des rayons lumineux, et je gagnai la place la plus proche où se tint un marché afin d'y choisir un logis. Tandis que, quittant la périphérie de la ville, je parcourais le chemin qui mène à son centre et égrène le collier des maisons jusqu'au joyau trônant en son milieu, une voix me parvint à l'oreille, qui débitait un discours ouvert à plusieurs interprétations selon les principes avec lesquels on choisissait de l'entendre. Je me joignis à l'attroupement de badauds qui se formait déjà.

1. Province de l'Iran central.

Et là, je vis un homme juché sur son cheval. Il parlait d'une voix entrecoupée, car son souffle était court. Bien qu'il fût de dos, je discernai ses paroles :

– Celui qui me connaît sait à qui il a affaire ; aux autres, je dirai qui je suis. Je suis l'homme de bon augure, à qui l'on doit sans cesse quelque nouvelle invention, bref, la coqueluche des conversations. Je suis la question litigieuse entre les hommes, et chez les maîtresses des chambres nuptiales je suis l'énigme. Demandez aux pays et à leurs citadelles, demandez aux montagnes et à leurs flancs rocailleux, demandez aux vallées et à leurs fonds évasés, aux mers et à leurs sources souterraines, aux chevaux et à leurs dos robustes : demandez-leur qui a commandé sur leurs murailles, qui a percé leurs secrets, a frayé leurs chemins, pénétré leurs refuges. Interrogez les rois et leurs trésors cachés, les métaux précieux et les mines dont on les extrait, les affaires d'État et leurs ressorts occultes, les sciences et les nations qui les enfantent, les problèmes épineux et leurs solutions : quel est celui qui sans en payer le prix a mis la main sur ce qui était le plus jalousement gardé, qui a eu par-devers lui les clés, qui a hâté les mystères vers un heureux dénouement ? Moi, par Dieu ! J'ai œuvré pour le bien des rois portés sur la chasse, j'ai levé le voile quand des événements funestes eussent pu tourner à la catastrophe. J'ai été le témoin des amants jusqu'à leurs joutes, j'ai même souffert du mal qu'inflige le regard de mauvais aloi, j'ai amené à moi maint rameau jeune et tendre, j'ai cueilli la rose sur la pommette rouge.

« Pendant ce temps, je m'écartais des choses de ce bas monde, comme s'écarte de la face des méchants l'homme que distingue la générosité. En noble que j'étais, je laissais l'infamante calomnie rebondir sur moi sans me pénétrer et je fermais mes oreilles aux injures. Désormais que sur ma tête chenu la spectrale lumière de l'aurore s'est mise à briller et que m'a vaincu la gravité du grand âge, j'ai pris la résolution,

en vue du Jugement proche, de ne pas m'embarquer sans provisions pour ce voyage. Et, voyez-vous, je n'ai trouvé nulle voie plus sûre vers le salut que de jeter au vent, du haut de ma monture, des propos sans queue ni tête.

«Je sais que vous vous dites : « En voilà un qui veut le faire à l'estomac. » Non, je ne suis pas celui que vous pensez, mais celui qui, ayant eu à affronter énigme sur énigme, les a traitées à chaque fois avec tout le zèle qui est le sien ; qui, côtoyant les crimes les plus crapuleux, en a vu l'ampleur et les a endurés. Je suis le frère des trésors cachés : je les ai acquis à grand-peine et perdus sans effort et, après les avoir payés au prix considérable de la sueur de mon front, les ai sacrifiés pour trois fois rien sur l'autel de ma générosité. Pour m'en rendre possesseur, j'ai dû me mêler à l'escorte des princes, fendre la populace, user les ponts des navires, bref quelles avanies n'ai-je essayées ! Et ces prodiges que j'ai découverts, j'ai fait le vœu de ne pas les garder égoïstement, sans en faire profiter les musulmans. Ce carcan désormais m'enserme et je veux vous offrir un collier précieux qui vous assurera la santé : il m'est une nécessité de mettre en vente sur ce marché même et sur les autres que vous avez mon remède miracle. Qui n'éprouve nul dégoût à se considérer comme le serviteur du Très-Haut, qui ne rougit pas de proclamer l'Unicité de Dieu, que celui-là se le procure. Qu'il garde précieusement cette potion, celui dont noble est la lignée et qui a abreuvé son corps d'eau pure.

Je fis le tour de l'homme, continua 'Isā, fils de Hichâm, histoire de discerner ses traits et de mettre un nom sur sa personne, si possible. Or c'était, par Dieu, notre cheikh Abou'l-Fath. J'attendis que la foule, telle l'autruche qui s'ébroue, se fût dispersée, puis je me postai sur son chemin :

- À quel prix, demandai-je, cette panacée que tu détiens ?
- Donne seulement la bourse, remplie à ton bon cœur, fit-il.

Muni de cette précision, je tournai les talons et allai mon chemin.

SÉANCE CINQUIÈME

KOÛFA

OÙ L'ON CONSTATE QUE PAUVRETÉ APPARENTE
VA SOUVENT DE PAIR AVEC RICHESSE CACHÉE

Dans la force de mon âge, raconta 'Isä, fils de Hichâm, il n'était point d'égarément qui ne me fit sangler le bât de ma monture pour y galoper, de séduction qui ne me fit piquer des deux sur mon pur-sang, et j'eus bientôt bu tout ce que la vie m'offrait de boisson facile à entonner, puis le siècle me revêtit de la longue tunique tombante. Alors la nuit de ma chevelure se parsema sur ses bords des rayons de l'aurore, et déjà je relevais les franges de mes habits afin d'affronter le proche jour du Jugement, quand je montai en selle, et en route pour le sacré pèlerinage de La Mekke, que prescrit notre sainte Foi! J'avais à mon côté un camarade absolument à l'abri du blâme. En chemin, nous en vînmes à nous faire des confidences et à nous raconter notre histoire; c'est ainsi que j'appris que l'homme était de Koûfa¹ et qu'il vivait selon la règle d'une confrérie de mystiques soufis, entendez ceux qui s'habillent de laine bourrue. Nous passions par Koûfa, et nous en profitâmes pour faire le détour par sa maison, où nous entrâmes. Sur la face du jour avait poussé le duvet, encadré de teintes sombres; puis les paupières de la nuit se fermèrent complètement, sa moustache fut plus fournie, et alors on frappa à notre porte. Et nous de demander:

– Qui va là, et vient sans s'être annoncé?

1. Ville de l'Iraq, sur un bras de l'Euphrate.

– Une estafette de la nuit avec son courrier, nous répondit-on : c'est le fugitif que la faim traque et pourchasse, c'est un homme libre que conduisent l'infortune et ces temps de misère, c'est un hôte au pas léger qui ne cherche pas sa brebis égarée, mais un seul pain rond. Votre prochain est là, qui réclame aide et assistance contre la disette et la chemise ravaudée, étranger délogé, poursuivi par les abois de la meute, qui suscite sur son passage la sortie de cent petits bâtons menaçants et le balai derrière ses pas qui nettoiera la cour. Sa monture est perpétuellement éreintée, sa vie est une affliction de tous les jours, ses deux petits poussins, pauvres trésors, sont rejetés plus loin que les déserts sans fin.

À ce discours, dit 'Isä, fils de Hichâm, je plongeai la main dans mon sac, en sortis une majestueuse poignée de pièces d'argent et la lui fis parvenir avec ces mots :

– Si tu en veux plus, persévère dans tes demandes.

Il ne se fit pas prier :

– Jamais l'aloès n'a répandu plus intensément son parfum que lorsqu'il a été jeté aux braises de ta libéralité, chaude entre les chaudes. L'ambassade du bien n'a jamais trouvé courrier plus efficace que celui qui transmet les remerciements. Oh, qu'il soit secouru, l'homme que pare le mérite : le bienfait ne saurait se perdre dans l'espace qui sépare Dieu des créatures ! Ô toi, que Dieu accomplisse tes espérances, que la main qui distribue le sublime don favorise tes entreprises.

Il ne nous restait plus, dit 'Isä, fils de Hichâm, qu'à lui ouvrir tout grand la porte. Voici que c'était, par Dieu, notre cheikh Abou'l-Fath d'Alexandrie !

– Ô Abou'l-Fath, m'écriai-je, laisse-moi m'étonner de te voir en cet équipage où l'on devine à quel point de dénue-ment tu en es rendu !

Il sourit, et nous récita :

*Cette situation de quémandeur
où tu me vois
ne doit point te leurrer!*

*Telle est en réalité mon opulence
que j'en connais plus d'un qui, à ma place,
lacérerait de joie son manteau.*

*Je n'ai qu'un mot à dire
et je pourrais m'abriter
sous des toits d'or massif.*

SÉANCE SIXIÈME

LE LION

OÙ IL EST DIT QUE LA GÉNÉROSITÉ
EST UN BOUCLIER CONTRE LES PÉRILS

La conversation, rapporta 'Isä, fils de Hichâm, roulait sur l'homme d'Alexandrie, ses dits et ses propos; c'était à qui émaillerait le récit de citations le mieux faites pour remuer l'ennemi déclaré du beau langage et mettre en transe le petit oiseau. Des vers furent récités, d'une délicatesse à diffuser dans chaque faculté de l'âme, d'une précision qui tournait le dos aux billevées coutumières aux devins. Que Dieu fasse, me dis-je, qu'il vive assez longtemps : j'aurai alors la grâce de le rencontrer et je pourrai m'étonner tout à mon aise : comment ! une telle initiative n'améliorer en rien son état, lui que les dons auréolent, et que le siècle pourtant s'acharne à persécuter, le murant tous les jours dans de nouvelles difficultés, tournant contre lui tous les jours les mêmes armes ! Mes dispositions d'esprit à son égard ne se modifièrent nullement et, un beau jour, je dus me rendre à Hims¹ y conclure quelque affaire. À ce voyage, je me préparai en fourbissant les armes de mon avidité, au milieu d'hommes remarquables, brillants comme les astres de la nuit et qui n'avaient quasiment de leur vie quitté leur selle. Ah ! ce voyage – nous rapinions sur sa longueur, nous décapions sous nos sabots la route de ses aspérités ; nos pur-sang fendaient l'air, fondant droit sur les hauteurs, et bientôt nous les vîmes maigres

1. Ville de la Syrie centrale, sur l'Oronte.

comme des bâtons, amaigris, surmenés. Enfin apparut à nos pieds une vallée où fleurissaient empetrums et tamaris. Ceux-ci éployaient leurs branches comme des vierges aux chevelures généreusement épandues dénouent leurs tresses. Midi l'ardent nous incita à courir nous y réfugier, et nous nous réjouissions d'avance de la sieste qui nous attendait au creux du vallon. Deux tours de corde, les chevaux furent attachés ; nous-mêmes, vaincus par la torpeur environnante, étions des gisants sur le sol.

Tout à coup nos montures poussèrent des hennissements ; je vis la mienne dresser les oreilles et, les yeux agrandis par la peur, tenter de couper ses liens de ses dents, cependant que ses sabots creusaient la terre sous elle. Affolées, les bêtes laissèrent aller leur urine, rompirent les cordes, se ruèrent sur les hauteurs alentour. Nous bondîmes sur nos armes. Voici que le lion, déployant sa crinière de mort, surgissait du bosquet en rugissant. Sous les babines retroussées pointaient les crocs, les yeux lançaient des éclairs, le nez soufflait l'orgueil et le dédain, et au creux de la poitrine semblait se loger un cœur auquel le courage ne faisait jamais défaut, un cœur auquel l'effroi était bel et bien étranger. Et nous de nous écrier :

– L'heure est grave ! La situation est sérieuse !
Le plus rapide de notre petite troupe, homme

*De mate carnation pour un sujet arabe,
capable de remplir un seau de l'eau du puits
même en utilisant la corde la plus courte,*

se précipita à la rencontre du fauve, courageux et confiant dans sa bonne étoile. Le sabre qu'il portait étincelait, n'étant pas forgé dans n'importe quel acier. Mais le lion non plus n'était pas ordinaire, et sa vue le troubla. L'homme trébucha si bien qu'il s'étala de tout son long aux pieds mêmes de l'animal, à portée de sa gueule. Le lion le tua et se porta plus loin, vers le

compagnon de la victime. La mort appela le second comme elle avait fait du précédent, car au dernier moment la peur avait paralysé ses mains. Il s'affala, et le vainqueur s'abattit sur le malheureux, pesant de tout son poids sur sa poitrine. Toutefois, je m'approchai suffisamment pour lui lancer mon turban dans la gueule : les crocs s'y empêtrèrent et cette fois ils ne purent se planter dans son adversaire. L'homme en profita pour se relever et enfoncer son couteau dans le ventre de l'assaillant, avant de rendre le dernier soupir, terrassé par la frayeur, tandis que le fauve blessé à mort allait crever à deux pas.

Il était grand temps de s'occuper des chevaux enfuis et de se mettre sur leurs traces. Nous pûmes tant bien que mal calmer et prendre en main ceux qui avaient arrêté leur course, abandonnant les autres à leur sort. Après quoi nous revînmes vers le défunt afin de lui donner une sépulture décente.

*Quand nous jetâmes la terre
par-dessus le corps ami,
je laisse à penser l'affliction qui nous étreignit ; hélas,
est-il une heure seulement dans la vie
qui n'ait son lot de chagrin ?*

Nous revoilà à cheminer dans le désert. Nous poursuivîmes notre route, et nous voyions nos provisions tirer à leur fin puis pour de bon s'épuiser, nous jetant quasiment dans une disette d'où surgirent les deux ennemis fatals au voyageur : la faim et la soif. C'est là que du fond de l'horizon apparut un cavalier. Piquant des deux, nous cherchâmes à le rejoindre. Nous fûmes vite à sa hauteur et lui, laissant son pur-sang lécher le sol de ses lèvres et gratter la terre de ses sabots, se dirigea droit sur moi, sans un regard pour mes compagnons. Il baisa mon étrier et manifesta à ma personne toutes les marques du respect.

Quand je le dévisageai, je fus frappé de constater à quel

point l'homme était radieux et rappelait l'hôte qui tressaille de joie, tant son attitude « inspirait confiance dès lors que l'œil la prenait tout entière en son champ¹ ». La joue était florissante, la moustache fournie, l'avant-bras puissant, sans parler du sabre qu'il portait, pure merveille. C'était vraisemblablement un sujet turc, à en juger par son costume, une livrée royale à n'en pas douter. Nous l'interrogeâmes :

– Quelles nouvelles, ô toi dont le mérite laisserait imaginer que tu es le premier de ta lignée, au point même de ne point avoir eu de père ?

Il répondit, me fixant dans les yeux :

– Je suis le serviteur d'un certain roi de la région. Le méchant n'a rien épargné pour tenter de me faire disparaître. Ne faisant ni une ni deux, j'ai pris la fuite et me voici en ces lieux où tu me vois.

Un simple coup d'œil sur sa mise confirmait qu'il disait vrai.

– Je me mets de ce jour à ton service, poursuivit-il. Tout ce qui est mien est tien.

– Tu ne le regretteras pas, répliquai-je, puisque je te prends pour ami. Et de mon côté je ne le regretterai pas, puisque je m'appuierai sur toi. Ta route t'amène vers une maison à la cour spacieuse, vers l'aisance assurée.

Mes compagnons me félicitèrent de cette nouvelle amitié. L'homme promena le regard sur toute la compagnie – un regard assassin. Il nous parla : c'était la séduction en personne.

– Ô maîtres, pas plus loin qu'au pied de la montagne une source jaillit, et je vois que vous vous êtes engagés dans la traversée d'une vaste étendue aride. Suivez mes indications et allez là-bas vous approvisionner.

Nous tournâmes les rênes afin de nous diriger vers la source en question. Lorsque nous l'eûmes atteinte, nos corps sous

1. Citation du poète Imrou'l-Qays.

le soleil à son zénith étaient proprement liquéfiés, et les sauterelles s'accrochaient aux brindilles.

– Ne prendrez-vous pas un instant de loisir pour une sieste bienfaisante sous cette ombre vaste auprès de l'exquise fontaine? suggéra le nouveau venu dans le groupe.

– C'est entendu!

Il sauta de sa selle, dénoua le tissu qui lui ceignait les reins, se défit de son vêtement de dessus et ne fut plus bientôt qu'en tunique, voilé par une étoffe si fine que nous n'ignorions plus rien des détails de son anatomie. Quel spectacle! Nous ne doutions pas qu'il s'agît d'un des enfants du paradis échappé de là-haut à la suite d'une querelle avec ses frères en trompant la surveillance du gardien Ridwâne. Il dessanglait les bêtes, il posait les selles à terre, il faisait brouter les montures, il arpentait l'aire herbeuse où le repos nous attendait, l'aspergeant généreusement d'eau fraîche; les esprits médusés le contemplaient, l'œil attaché fixement à ce corps démultiplié.

– Jeune homme, lui dis-je enfin, comme tu es gracieux dans le service! Comme rien ne te manque dans la liste des qualités! Malheur à celui dont tu t'es séparé! Heureux celui que tu as choisi pour compagnon! Je manque de mots pour remercier Dieu du bienfait qu'Il nous a accordé en t'envoyant vers nous...

Alors, lui:

– Attendez! Vous n'avez pas fini d'être étonnés. Vous appréciez mon service preste et le reste de mes qualités, que vous jugez parfaites? Combien plus profonde sera votre admiration quand vous aurez tout loisir de jauger le compagnon que je serai! Vous verrez de quels prodiges mon habileté me rend capable quand je veux qu'on s'attache à ma personne...

Nous nous écriâmes en chœur:

– Eh bien, vas-y donc!

S'emparant d'un de nos arcs, il y fixa la corde, encocha la flèche et la tira vers le ciel. La seconde fendit pareillement l'air.

– Et maintenant, passons à un autre genre d'exercice, fit-il.

Il se saisit de mon carquois, courut vers mon cheval, sauta en selle et, de là, ficha sa flèche dans la poitrine de l'un d'entre nous. Puis ce fut le tour d'un autre camarade : il fut traversé de part en part.

– Malheur à toi ! criai-je. Que fais-tu ?

– Tais-toi, vaurien, riposta-t-il. Allons, par Dieu, que chacun s'attache par la main à son voisin, sans quoi je saurai bien faire en sorte que sa salive lui étouffe le gosier.

Nous ne savions quelle conduite adopter. Nos chevaux étaient immobilisés, nos selles posées à terre et nos armes hors de portée. Lui était juché sur sa monture et nous en bas. Il avait l'arc en main et, si la fantaisie lui en prenait, rien ne l'empêchait de trouer les dos, de lacérer les ventres et les poitrines. Lorsque nous comprîmes qu'il était résolu à toute extrémité, nous n'eûmes d'autre choix que de nous lier les uns aux autres à l'aide d'une lanière de cuir. Il la prit par un bout et tira notre rang, les uns entraînant les autres, sauf moi qui n'avais eu personne pour me lier la main.

– Défais-toi de tes habits, m'ordonna-t-il, et garde ta peau à l'air !

J'ôtai mes vêtements. Descendant du cheval, il entreprit de nous souffleter à tour de rôle en nous arrachant nos habits. Il s'approcha de moi. Je portais une paire de bottines neuves.

– Enlève, que tu n'aies plus de mère ! m'enjoignit-il.

– Ce sont des bottines que j'ai enfilées humides, protestai-je. Je ne saurais les ôter.

– Soit, je les arracherai !

Il s'approcha davantage pour se disposer à opérer. Mais déjà j'avais la main sur le couteau que je transportais avec moi, dissimulé dans mes chaussures, que pendant ce temps il s'efforçait de me retirer. Brandissant subitement l'arme, je la fichai dans son ventre si profond qu'elle ressortit par le dos. Il ouvrit la bouche, mais aucun son ne s'en échappa : il

était à jamais réduit au silence. Je me redressai, me précipitai au-devant de mes amis afin de les désentraver de leurs liens. Nous nous partageâmes les affaires des deux compagnons abattus et, lorsque nous revînmes vers notre nouvelle recrue, nous trouvâmes un trépassé. Cinq nuits de marche encore, et nous étions rendus à Hims.

Le marché présentait une partie plus aérée, où se tenait un homme, debout à côté de ses deux enfants assis, un garçon et une fille ; il avait une besace et un petit bâton et il disait ces vers :

*Dieu accorde sa grâce
à qui fera enfler ma besace
de ses dons !*

*Dieu accorde sa grâce
à qui donnera un regard d'affection
à mes petits, Sa'ïd et Fâtima !*

*Celui-ci est un serviteur
à vous destiné, celle-là,
soyez-en sûrs, est votre servante.*

Et 'Isä, fils de Hichâm, rapporta : « Je me dis qu'à coup sûr cet homme était celui d'Alexandrie, le fameux que je cherchais. » Renseignements pris, c'était la bonne personne. Se dirigeant vers lui, il demanda :

- Décide combien tu désires que ma main te donne.
- Une pièce d'argent, dit l'autre.

Je récitai :

*Tu obtiendras sa jumelle
chaque fois que tu me verras
respirer, à l'année révolue.*

*Fais tes comptes
et exprime dans ton vœu le nombre
d'échéances qui t'arrange.*

Je m'expliquai :

– Ainsi, d'abord une, puis deux, trois, quatre...

Je ne m'arrêtai qu'à vingt, pour lui demander :

– Combien as-tu jusqu'ici?

– À l'heure qu'il est, vingt petits pains ronds.

Les promesses étaient pour lui vides de sens. Je fis compter par mon domestique vingt pièces d'argent sonnantes et trébuchantes, en m'écriant :

– Comment aider ceux qui se singularisent? On ne peut rien décidément contre l'échec de leur fortune.